Des voyages

19 et 20 septembre 2009
Michel Giraud
4 août 2010

Voyage à Londres

Les Cafés géographiques ont proposé aux adhérents de l'association un voyage de deux jours à Londres. Le voyage est organisé par Maryse Verfaillie, qui fut professeur en classes préparatoires à Lakanal. Maryse Verfaillie est accompagnée par Delphine Papin, géographe spécialiste du Royaume-Uni, et par Pauline Saurei, géographe qui a étudié le quartier de Hackney.
Huit ans après un premier voyage des Cafés géos outre-Manche, voici l'occasion de découvrir ou de redécouvrir la ville.

Londres, ville-mondiale

Londres n'est plus la capitale d'un royaume insulaire nappé par le fog où s'opposaient un Ouest riche et un Est Pauvre ou une rive droite et une rive gauche (North Bank-South Bank). Elle est devenue une métropole mondialisée, qui renaît en se fragmentant et en se diversifiant multiculturellement. Nous allons observer tout cela sur le terrain.

Métropole moderne et active, symbolisée par le prestigieux square mile du quartier de la City, Londres appartient au club très fermé des quatre villes-mondiales, avec New York, Paris et Tokyo. Capitale du Royaume-Uni, première place boursière européenne et première plaque tournante aérienne internationale, la ville de Londres a un produit intérieur brut équivalent à celui du Portugal et une population supérieure à celle de l'Écosse et de l'Irlande du Nord réunies. A cette puissance économique et démographique s'ajoute un passé prestigieux. Ancienne capitale d'un empire où le soleil ne se couchait jamais, foyer de la révolution industrielle, c'est la ville la plus cosmopolite du monde : plus de 200 langues y sont parlées, ce qui lui confère une richesse culturelle peu égalée.

La ville jouit par ailleurs d'une position stratégique à l'interface de trois systèmes d'échanges commerciaux et culturels : le monde anglo-américain, l'ancien Commonwealth et l'Europe, ce qui lui assure un rôle de premier plan dans le phénomène de la mondialisation. En dépit de ses atouts, Londres souffre de très fortes disparités économiques et sociales. Ainsi la capitale renferme cinq des dix Local Authorities les plus pauvres du pays. Le cosmopolitisme des habitants se traduit géographiquement par une forte ségrégation ethnique et la ville a été à plusieurs reprises le théâtre d'émeutes raciales. Comme un certain nombre de grandes métropoles, Londres doit faire face à de nombreux défis qui sont au c ur de rivalités entre acteurs dont les priorités ne sont pas toujours celles de l'intérêt général.

Première journée
Samedi 19 septembre 2009

Le quartier de Bloomsbury

Composé d'une vingtaine de personnes, notre groupe des Cafés géos s'est donné rendez-vous à l'hôtel Ibis à 11 h du matin. Nous commençons la visite d'un bon pas par le quartier de

Bloomsbury, en passant par Gordon Street, Gower Street, Chenis et Alfred Place.
Nous longeons des bâtiments Art déco, comme la Bibliothèque du Sénat, un très haut immeuble, puis un bâtiment au style bâtard néo-gothique/années 1930, l'École de l'Hygiène.

Bloomsbury est un quartier de résidence aisée, créé par la famille Russel aux XVIIe et XVIIIe siècles. On y voit de belles maisons basses, en brique foncée : la reine Victoria avait exigé que toutes les maisons construites sous son règne le soit en brique foncé (ce qui donne donc un aspect différent des corons du nord de la France). Beaucoup de maisons ont été transformées en petits hôtels. Le quartier renferme de très nombreux squares et des places géorgiennes (datant de George Ier), comme Russel Square, Queen Square, Bloomsbury Square. L'hôtel Russel est une pâtisserie néo-byzantine ou néo-gothique.

L'hôtel Russell
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

Ce quartier intellectuel de Londres abrite de nombreuses institutions : universités prestigieuses, grandes écoles, instituts, collèges, grandes librairies (comme Waterstone's, que nous longeons dans Torrington Place), ainsi que de grands hôpitaux, des musées, dont le British Museum, des maisons d'écrivains, ou la bibliothèque Williams, installée ici en 1890.

Nous nous asseyons dans l'herbe de Russel Square, pour mieux nous imprégner de l'atmosphère de Bloomsbury, en dérangeant un écureuil gris qui gambade. Rendu célèbre dans la première moitié du XXe siècle grâce au Bloomsbury Group, ce quartier a d'abord abrité la famille Stephen, au 46 Gordon Square. Les Stephen ont quatre enfants, dont deux filles : Virginia Woolf (l'écrivain) et Vanessa Bell (la peintre). Des copains d'université se réunissent ensuite le jeudi soir dans la maison familiale et vont ainsi constituer le Bloomsbury Group.
Le Bloomsbury Group va fédérer des personnalités d'une notoriété exceptionnelle : des créateurs et auteurs d'essais philosophiques, historiques, sociologiques, économiques, dont

Keynes ; des artistes, surtout des peintres, dont Vanessa Bell, Duncan Grant, Roger Fry ; beaucoup d'autres célébrités, dont Russel, Orwell, T. S. Elliott ; des éditeurs, dont Leonard Woolf, Hogarth Press, Lehmann.

Les concepts du groupe de Bloomsbury étaient révolutionnaires, plus ou moins libertaires, plus ou moins hostiles au capitalisme et aux guerres impériales : certains de ses membres ont été objecteurs de conscience. Ils s'opposaient au monde victorien et à son esthétique puis ils ont évolué vers un post-impressionnisme. Ils se sont rapprochés des arts appliqués en fondant les Omega Workshops, ou ateliers Omega (dans la tradition de l'Art and Craft de William Morris et de Charles Rennie Mackintosh). Ils ont prôné l'égalité des sexes, se sont prononcés en faveur du vote des femmes, ont fait l'éloge de la liberté sexuelle (ils étaient tous plus ou moins bisexuels), le tout accompagné d'un grand sens de la provocation et du scandale. Ce groupe a fait l'actualité intellectuelle des années 1900-1940 (Virginia Woolf allait se suicider en 1941).
Aujourd'hui, le groupe de dirigeants du parti conservateur (Tories, réuni autour de James Cameron) a été baptisé la Notting Hill Set (du nom du quartier chic de l'Ouest de Londres où ils se rencontrent), en référence au Bloomsbury Set.

Nous remarquons plusieurs immeubles en style Art déco ou Art nouveau (notamment l'Académie des arts) avant de passer devant le Eisenhower Center, qui nous paraît bien défiguré par un édifice en béton.

Le New London Architecture
Nous arrivons au New London Architecture (NLA), 26 Store Street, dans South Crescent, pendant du Eisenhower Center.
Nous découvrons une immense maquette du Grand Londres, qui fait au moins 25 m2, et dont la superficie couvre approximativement l'agglomération de Londres sur une distance de 50 km d'ouest en est.

Vue d'ensemble de la maquette du Grand Londres
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

Une conférence d'une heure nous est donnée par Peter Murray (la traduction simultanée est assurée par l'une des participantes, Shary Maljaei). Peter Murray se présente devant nous habillé en cycliste de pied en cap : il porte même le maillot du Tour de France, car il prépare Londres-Paris à vélo et va partir s'entraîner juste après la conférence.

Peter Murray, au centre (en maillot jaune).
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

Ce centre s'est ouvert en 2005, au moment où Londres a obtenu d'organiser les jeux Olympiques de 2012, notamment face à Paris (Londres est toujours en rivalité avec Paris et cette opposition et concurrence va se retrouver comme un fil conducteur tout au long des deux jours de cette excursion). Il est vrai que la joie des Londoniens d'avoir été sélectionné avait été quelque peu douchée par les attentats qui avaient eu lieu le lendemain dans le métro de Londres.
Le concept du centre a été emprunté au Pavillon de l'Arsenal à Paris, un musée gratuit qui présente de nombreux exemples d'architecture contemporaine (Londres a envié Paris pendant longtemps pour son architecture).

La maquette de Londres du New London Architecture : les projets pour la City
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

La City est implantée au centre de la ville, à l'endroit où les Romains se sont installés à la place des Celtes. Cette partie de la ville a toujours été associée au commerce et aux services financiers. Les grands immeubles sont construits sur un tracé médiéval, ce qui donne des formes variées à ce quartier. A la différence de Paris, Londres n'a jamais eu de grand plan d'urbanisme. Tout autour de la ville se trouvaient de petits villages se sont rejoints pour former la ville actuelle. Une ceinture verte entoure Londres avec, au-delà, des petites maisons de deux à trois étages.

Le pragmatisme anglo-saxon s'oppose au rationalisme et au centralisme français. Aujourd'hui, un plan établi par le maire est en cours de développement pour faire de Londres une ville orientée vers le développement durable, avec notamment l'accroissement des transports en commun. Ainsi, la tour triangulaire construite par Renzo Piano voici cinq ans ne comporte pas de parking : la desserte se fait en train, à vélo ou à pied.
On n'est plus aujourd'hui dans la logique des villes nouvelles : on ne veut plus envoyer les habitants au-delà d'une certaine distance, donc on densifie et on construit en hauteur.

Les anciens terrains industriels, zones devenues très rouillées après plusieurs siècles, sont utilisés au maximum, par exemple derrière Charring's Cross. Des zones autour des gares sont d'anciennes zones industrielles laissées à l'abandon et aujourd'hui dotées de projets de développement urbains. Un métro rapide est en construction.
Ici, comme à Paris, l'Ouest riche s'oppose à l'Est pauvre et populaire. Les nouvelles infrastructures essaient de développer l'Est, avec le métro. D'où l'intérêt stratégique de construire les infrastructures des jeux Olympiques à l'Est.

L'entité administrative de Londres représente quinze fois la superficie de Paris intra muros, et équivaut à la partie de l'agglomération parisienne étendue entre Cergy, Versailles et Roissy. Cette situation date de 2000, année de la *devolution* voulue par Tony Blair par référendum (*devolution* qui rappelle la décentralisation en France), un système de redistribution des richesses à l'intérieur du Royaume-Uni en faveur du pays de Galles, de l'Écosse et de l'Irlande. Si le pays de Galles a obtenu une Assemblée et l'Irlande et l'Écosse un Parlement (qui a plus de pouvoir qu'une Assemblée), l'Angleterre n'a rien obtenu. En guise de compensation, Tony Blair a donc proposé de recréer une mairie pour Londres, qui avait existé entre 1965 et 1986. Se souvenant de l'épisode de la Commune en France, les Anglais étaient réticents.
Londres englobe douze boroughs qui votent travaillistes. La ville s'est agrandie après 1970 pour aller chercher le vote conservateur. (Si Paris s'agrandissait, qui emporterait les élections ?) Margaret Thatcher, arrivée au pouvoir en 1979, a supprimé la mairie en 1986, alors tenue par Ken Livingstone, et l'a remplacée par un ministère de Londres, qui a existé jusqu'en 2000. Le bâtiment de la mairie a été transformé et c'est aujourd'hui un aquarium. La mairie était située quasiment en face de Westminster : Ken Livingstone et Margaret Thatcher se faisait donc face. Lors de la campagne électorale organisée pour élire de nouveau un maire, deux candidats principaux étaient en lice à gauche : Franck Dobson, ministre de la Santé de Tony Blair, appuyé par le bureau du Parti travailliste et par les syndicats, et Ken Livingstone, qui souhaitait retrouver son siège, soutenu très fortement par les adhérents (la gauche locale à Londres est plus à gauche que la majorité du Parti travailliste). Des primaires ont donc été organisées. Ken Livingstone est parti en campagne en indépendant, sans argent, misant tout sur un bus à impériale repeint en violet. Élu triomphalement, Ken Le Rouge déclarait alors : " ayant été interrompu voici quatorze ans, j'aimerais finir ma phrase. " Ken Livingstone, élu deux fois, reste encore aujourd'hui une figure de Londres.

Le péage urbain

Le budget de Londres est le même que celui de la mairie de Paris, pour un territoire quinze fois plus grand. Les transports publics sont en très mauvais état, surtout les trains de banlieue. Tony Blair voulait privatiser les transports publics de Londres, mais la privatisation des transports ferroviaires du Royaume-Uni avait été catastrophique. Grâce à un partenariat public-privé, Ken Le Rouge a décidé d'instituer un péage urbain, pour financer la rénovation des transports publics, réduire la pollution sonore et les embouteillages.
Près de King's Cross, Euston Road marque une des limites importantes de la zone de péage. Le droit d'entrée s'élève à 8 livres par jour (tarif d'entrée dans la zone entre 7 heures et 18 heures). Les livreurs et les habitants bénéficient d'un tarif réduit et ne payent que 10 %. Les automobilistes ont 24 heures pour régler, soit dans des épiceries, soit par Internet. Des caméras de surveillance lisent les plaques d'immatriculation. La zone payante est signalée par un grand " C " blanc au centre d'un rond rouge, peint au sol, marquant l'entrée dans la *congestion charge*. L'arrivée du péage a contraint des grandes surfaces à fermer leur porte et à se replier en périphérie. Le péage a été suivi par une évolution des comportements : le vélib local est en train d'être mis en place (comme par ailleurs le London Plage).
Le nouveau maire, Boris Johnson, n'a pas voulu élargir la zone du péage aux quartiers riches de l'Ouest résidentiel. La mise en place du péage aurait diminué de 10 à 25 % la circulation.

Autre vue de la maquette de Londres du New London Architecture
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

Les Docklands<br /> A l'est, la zone des Docklands a été reconstruite dans les années 1990, mais n'a pas diffusé au-delà et a seulement produit une concentration de richesses, contrecarrée aujourd'hui par la crise économique. **Les jeux Olympiques**
Les travaux des jeux Olympiques progressent dans les délais. Ces travaux ont bénéficié de la crise avec une diminution des prix des matières premières et l'arrivée de constructeurs concurrents.
La question qui se pose aujourd'hui est celle du devenir des infrastructures des jeux Olympiques après les trois semaines d'utilisation.

Chaque *borough* présente ici un projet d'aménagement.
Une salle présente les problèmes auxquels Londres est confrontée : énergie, transports, éducation. Une autre salle est consacrée au développement durable. Il existe aussi une librairie.

Vers le centre de Londres et la Tamise

Nous repartons en descendant vers le centre de Londres, en passant par Store Street, Keppel Street, Mallet Street. Dans Montague Street, une maison rappelle le style colonial de Louisiane. Nous contournons le British Museum : datant de 1753, c'est le plus vieux musée public du monde. Son style néo-classique est imité de celui de Palladio (architecte italien du XVIIe siècle). Ce musée a récemment été rénové et sa transformation est un exemple d'insertion de l'architecture moderne à l'intérieur d'un monument historique : derrière la colonnade de la façade, dans la cour principale, un dôme de verre, construit par Norman Foster, apporte un puits de lumière au-dessus de la Reading Room. Cela rappelle un peu le

principe de la pyramide de Pei au Louvre (toujours cette concurrence entre Londres et Paris). L'entrée du musée est gratuite, sans contrôle des sacs.

Nous traversons New Oxford Street et High Olborn. Ce quartier est moins intellectuel que Bloomsbury, mais plus touristique, avec des théâtres, des cabarets. Nous bifurquons vers l'Ouest par Shaftsbury.
Dans Little Street, l'église Saint George étonne par ses gradins et ses licornes.

Photo église
Photo Alain Robineau

Mounmouth Street propose ses boutiques aux touristes, dans une architecture variée, avec un nouvel hôtel près de l'ancien dispensaire français. Saint Martin's Lane est une église de style

planteur construite par les protestants pour les populations pauvres.
Dans Saint Martin's in the Fields (" dans les champs ", ce qui rappelle Saint-Germain-des-Prés à Paris), un concert est donné tous les jours à prix très réduits. Un restaurant s'est installé dans la très belle crypte et nous sommes plusieurs à prendre notre déjeuner au self-service, pour un prix modique. L'église date de 1500.

En traversant Trafalgar Square, qui abritait les écuries royales, nous admirons la colonne d'où Nelson contemple la Tamise et au-delà l'Océan, ainsi que les quatre lions, devant la National Gallery. Cette place est désormais libre de voitures grâce à l'action de Ken Livingstone. Nous franchissons Craven Street et arrivons près de la Tamise. En traversant les quais, nous devons presser le pas pour éviter le peloton des coureurs du Tour de Grande-Bretagne cycliste, qui fait plusieurs le tour du centre de Londres, follement acclamé par une foule nombreuse.

Vue du skyline de Londres : à gauche, Saint-Paul, à droite, le Cornichon, construit par Foster
Photo Alain Robineau

En catamaran sur la Tamise<br /> A Embankment Pier, nous prenons place dans un catamaran pour une mini-croisière de 40 minutes sur la Tamise. Les meilleures places sont à l'arrière, au-dessus des flotteurs (attention cependant à ne pas se tenir tout à l'arrière, car le catamaran peut accélérer franchement et certains d'entre nous reçoivent quelques paquets d'eau, heureusement que le soleil sèche rapidement les vêtements trempés !). Après le départ, le catamaran doit d'abord reculer avant de s'engager dans le chenal.

L'opposition rive sud/rive nord de la Tamise
La place du fleuve dans la ville est très différente de celle de la Seine à Paris. L'opposition entre la rive sud et la rive nord de la Tamise est très forte ; tout ce qui est intéressant est situé sur la rive nord : lors de son exposé, Peter Murray ne nous a jamais parlé de la rive sud.

Le Parlement vu du catamaran
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

Tous les signes du pouvoir et tout le pouvoir des signes sont au nord de la Tamise. D'amont en aval, nous trouvons le pouvoir intellectuel (en retrait), le pouvoir politique et religieux (cathédrale Saint-Paul), avec une architecture néo-gothique et des parcs magnifiques (Buckingham Palace) puis le pouvoir judiciaire, ensuite le pouvoir financier et le pouvoir de la presse, mais plusieurs grands quotidiens ont déménagé dans la haute tour de Canary Wharf (One Canada Square) dans les Docklands construite par l'Américain Cesar Pelli.

Le Palais de Westminster et Big Ben vus du catamaran
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

La rive sud de la Tamise : du rejet au pouvoir culturel

La rive sud, en lisière, est restée longtemps ignorée. Jusqu'au XVIIIe siècle, un seul pont reliait la rive sud à la rive nord, ce qui montre la méfiance vis-à-vis de cette rive sud. Ce pont était le Tower Bridge, le pont-emblème de Londres, qui date des Romains. Refait en 1894, il est équipé d'un mécanisme qui permet de soulever les bascules afin de laisser passer les navires.

Tower Bridge
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

Jusqu'aux XVIIe-XVIIIe siècles, la rive sud était la rive des plaisirs douteux : tavernes, cabarets, maisons closes et autres lieux de perdition, mais aussi des théâtres, dont le Globe Theater, le théâtre de Shakespeare.
Elle est devenue au XVIIIe siècle le site d'implantation des infrastructures maritimes (docks et bassins).
Au XIXe siècle, avec la création de ponts sur la Tamise, se construisent sur la rive sud des installations industrielles, des centrales électriques, des entrepôts : des lieux laids.

Au XXe siècle, la diminution des activités portuaires et industrielles, reportées en aval de Londres, laisse apparaître des friches et des espaces en déshérence, pouvant être récupérés. Depuis les années 1960 et surtout la fin du XXe siècle, le renouveau de la rive sud est patent : sites touristiques, promenade le long de la Tamise, aquarium (l'ancien County Hall), salles de spectacles, la reconstruction à l'identique du Globe Theater de Shakespeare, en bois, avec sa scène à ciel ouvert, le Great City Hall, le Design Museum.

Inaugurée en 2000, la Tate Modern, musée d'art moderne, a été construite à l'emplacement d'une centrale électrique par les architectes suisses Herzog et de Meuron (auteurs du stade olympique des Jeux de Pékin), qui ont conservé les formes du bâtiment initial, la cheminée et le puits de lumière central. Grande réussite, la Tate Modern est aujourd'hui l'un des lieux les plus visités de Londres. Son étage supérieur offre une belle vue sur la ville. Cette création en 2000 a marqué l'arrivée du pouvoir culturel sur la rive sud.
Tout cela entraîne un début de rééquilibrage. West End reste toujours dominé par les quartiers riches, East End toujours par les quartiers pauvres, mais les riches commencent à venir s'y installer.

La grande roue
Photo Alain Robineau

Les Docklands constituent une sorte de ville nouvelle à l'Est. Les anciennes friches industrielles des Docklands sont devenues des terrains résidentiels très chers. Dans le Nord des Docklands, la zone de tours évoque la Défense.
Une opération immobilière est en vue, avec des projets de bureaux, de magasins, d'infrastructures touristiques, et le chantier du Greater London Authority (sur la rive sud), avec surtout des réalisations de Foster and Partners (l'inévitable cabinet d'architecture).
Aujourd'hui, à propos de l'aménagement du centre de Londres, le prince Charles se heurte à l'art contemporain et notamment à Foster.

Nous passons devant la City, située près du fleuve, car c'est là que l'on discutait le prix des marchandises au XIIIe siècle.
La petite tour Oxo date des années 1930. Les lettres de cette tour sont écrites à la verticale en céramique car la publicité était alors interdite sur les tours.
La Tour de Londres est une énorme forteresse, construite en 1066 sur ordre de Guillaume le Conquérant et qui a été successivement résidence royale, armurerie puis prison. Elle contient aujourd'hui les joyaux de la couronne (dont le plus gros diamant au monde).

La tour de Londres
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

Les architectures de Londres

Cette belle balade sur la Tamise est aussi l'occasion de passer en revue les grandes phases architecturales de Londres à partir du XVIIe siècle.
En 1666, un grand incendie détruit une grande partie de la ville. La cathédrale Saint-Paul a été reconstruite en 1666, peu après le grand incendie, par Christopher Wren (1632-1723), dans un style qui mélange Palladio (avec du néo-classique) et le baroque italien (avec sa grande coupole qui rappelle celle de Saint-Pierre de Rome et les détails comme les colonnes et les frontons triangulaires). Saint-Paul représente le pouvoir religieux. A côté, la City figure un peu le Babel de l'argent partant à l'assaut de Saint-Paul.

La coupole de la cathédrale Saint-Paul
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

Au XVIIIe siècle, les demeures de style géorgien construites sous Georges Ier (1714-1727) précèdent de belles maisons de John Nash, en style classique. En 1788, John Soane construit la Banque d'Angleterre (qui est aujourd'hui devenue un musée).

Au XIXe siècle, Charles Barry (1795-1860) propose une sorte d'architecture éclectique, qui imite l'Antique, la Renaissance et le style Tudor. En 1839, il construit le palais de Westminster, en néogothique, animée par un ensemble de lignes verticales. Le Royal Exchange (la Bourse), de William Tite, date de 1844. Le Londres victorien propose ses maisons de brique, en rouge foncé imposé.

En 1851, l'Exposition universelle donne la possibilité à Paxton de construire avec audace Crystal Palace, dans Hyde Park, le premier bâtiment entièrement en fer et en verre. Paxton est un architecte aujourd'hui un peu oublié : il n'a pas construit de maisons privées, mais beaucoup d'infrastructures.
Mais le style victorien s'impose pour les gares, comme à Liverpool Station (avec ses grandes verrières et le travail de la fonte). Les musées sont en néogothique.

Les architectures du XXe siècle : de l'Art déco au post-modernisme
L'Art déco est présent avec l'Oxo Tower et Senate House.
En 1933, la Charte d'Athènes (promue par Le Corbusier) introduit le concept du zoning, avec une circulation piétonne. Les lignes sont horizontales, avec du béton brut. Le Barbican Center, tout de béton brut, date des années 1960.
Le style international (brutalist) est présent des années 1920 aux années 1960. Alors que le néo-gothique prônait les lignes verticales, le style international valorise les lignes horizontales, à la suite de Gropius et du Bauhaus, avec un style très dépouillé avec notamment

le cabinet Archigram et Mies van der Rohe (derrière le slogan " Less is more ").
Changement de matériaux et de techniques dans les années 1960 : le bois, la brique, la pierre utilisés jadis font place au métal et au verre, qui, d'abord réservés aux ouvrages d'art, comme les ponts, les halles (Leaden Hall Market), la tour des Télécommunications (1965), sont utilisés pour les immeubles de bureau. Le style post-moderniste (late modern), ou high tech, associe le métal et le verre, avec les murs-rideaux, et propose le courbe, la couleur, le mouvement. Deux architectes majeurs, Norman Foster (reconstructeur du Reichstag à Berlin) et Richard Rogers (auteur du palais de Justice de Bordeaux et, avec Renzo Piano, du Centre Georges-Pompidou) produisent de grandes machines émerveillées de se sentir exister, une nouvelle architecture de Londres, faite d'acier, de verre, de métal, offrant rigueur et transparence.

Rogers construit la tour d'acier de la Lloyds (1986), sur Lime Street (sur l'emplacement d'une raffinerie), sans couleur et très vaste, fait de verre, d'aluminium, d'acier et de béton, et le Dôme du Millénaire (Millenium Dome). Norman Foster propose le Millenium Bridge (une passerelle pour relier la Tate Modern à Saint-Paul), le City Hall, à la sphère transparente, et le Swiss Re Tower (Gherkin, ou Cornichon), 180 m de haut.
Le verre s'associe ensuite au béton armé, avec des enchevêtrements de boîtes rectangulaires et de poutres.

Vue de la Tamise
Photo Alain Robineau

En progressant sur la Tamise, nous observons des maisons Art déco sur la rive nord.
La navigation est délicate sur le fleuve, car la marée arrive jusqu'au c ur de la ville.

Vue du catamaran
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

Les Docklands : du port de l'Empire au quartier d'affaires<

br /> Les Docklands commencent passée la Tour de Londres. Un croiseur de la Seconde Guerre mondiale (le *Belfast*) subsiste sur le fleuve. Il existait par ici des douanes et des lieux pour la quarantaine.
Avec la chute du trafic portuaire, les Docklands libéraient d'immenses espaces devenus inutiles. A la fin des années 1980, le Royaume-Uni est sorti de l'époque où il pouvait être considéré comme l'Homme malade de l'Europe et Margaret Thatcher voulait faire des Docklands la vitrine du libéralisme. Dans les années 1980, il fallait des immeubles permettant d'accueillir les gros ordinateurs de l'époque, d'où un besoin d'espace de bureau qui représentait l'équivalent du cinquième de la superficie de Paris intra-muros : il s'agissait donc d'une très grosse opération immobilière. 2 250 hectares de terrains vacants étaient occupés auparavant par des populations immigrées (une tradition liée au port). Ces terrains ont été achetés par l'État et construits, par l'intermédiaire de L'UDC (Urban Development Corporation).

Autre vue de la Tamise
Photo Alain Robineau

Alors que Margaret Thatcher avait envisagé que les Docklands puissent faire concurrence à la Défense, le krach boursier de 1987 a stoppé tout cela et les bureaux n'ont pas pu être loués et l'échec a été patent durant sept à huit ans. Mais aujourd'hui, ce projet fonctionne et les Docklands ont démarré : on dit même que Margaret Thatcher a été visionnaire à ce propos. Les immeubles d'habitation sont occupés par des bobos, en une sorte de quartier de la Bastille local. Des lofts sont repris par des architectes. Toute la presse et l'édition, qui était localisée au c ur de la City, est venue ici.
Au début du projet, la rude bataille entre les associations locales des habitants et Margaret Thatcher a marqué l'échec du dialogue. Mais aujourd'hui les populations locales savent s'encadrer par des universitaires qui viennent d'ailleurs dans le pays pour les aider. La population pauvre est remontée vers le Nord-Est et le site actuel des jeux Olympiques. La ville centre est peuplée par des populations plus pauvres qu'à l'extérieur, les classes moyennes recherchant un pavillon avec un petit jardin.

Après cette mini-croisière d'une quarantaine de minutes sur la Tamise, nous descendons à Masthouse Pier, dans l'île aux Chiens, dans le sud des Docklands. Cette ancienne friche industrialo-portuaire est devenue un quartier d'affaires à Canary Wharf et une annexe de la City. Nous nous arrêtons devant un gradin gazonné, une ancienne cale à bateau.

Promenade dans les Docklands, le long des bassins
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

La maquette de Londres du New London Architecture : les bassins des Docklands
Photo Alain Robineau

Puis nous entamons une promenade vers le Nord de trois kilomètres dans les Docklands, par Napier Avenue, Harbinger Road, Cahin Street, Ambassador Square.

Un canal dans les Docklands
Photo Alain Robineau

Par un passage piéton, nous prenons à droite vers Spindrift Avenue, puis nous tournons à gauche dans un chemin vers South Canal (juste avant la station Mudchute) pour rejoindre le Millwall Outer Dock.

Dans un canal des Docklands
Photo Alain Robineau

Nous remontons ensuite le long des bassins jusqu'à Canary Wharf. Nous franchissons un pont à Pepper Street, où les immeubles prennent de la hauteur.

Dans les Docklands

Photo Alain Robineau

En souvenir des gros bateaux qui accostaient le long de ces bassins, quelques grues de levage et une cheminée témoin sont restées debout, comme marqueurs d'espace.

D'anciennes grues de levage : des marqueurs d'espace dans les Docklands
Photo Alain Robineau

Une minoterie a fonctionné ici jusqu'en 1950. Le restaurant Lotus occupe un ancien entrepôt.

Dans les Docklands : à gauche, un ancien entrepôt transformé en restaurant
Photo Alain Robineau

*

Le long d'un canal : un panneau explicatif sur les anciennes activités des Docklands
Photo Alain Robineau

La vitrine d'une agence immobilière nous apprend que les logements se louent ici de 300 à 500 livres par semaine. Nous longeons le bassin Millwall Inner, puis nous tournons à gauche dans Marsh Wall pour rejoindre le West India Docks et, en passant sous un bâtiment, le Heron Quay Canal, à proximité de Canary Wharf.

La maquette de Londres du New London Architecture : le nord des Docklands
Photo Alain Robineau

Canary Wharf, dans le nord des Docklands
Photo Alain Robineau

Nous franchissons une passerelle piétonnière décentrée (comme celle qui relie Strasbourg à Kehl), à haubans. Un arrêt dans un café nous renseigne sur le prix de la bière : de trois à quatre livres. Nous sommes au pied de Canada Center, la tour en acier inoxydable de 244 m de haut construite par Cesar Pelli en 1991, à Canary Wharf, à la pointe en forme de gros crayon, qui abrite les bureaux des grands quotidiens.

La tour construite par César Pelli, dans Canary Wharf
Photo Alain Robineau

Au loin sur la droite, nous observons le dôme du Millénium, un échec complet à l'heure actuelle, qui abrite parfois des compétitions sportives.

Le dôme du Millénium
Photo Alain Robineau

En métro vers la City

Le métro DLR nous permet de rejoindre la City, par Shadwell, jusqu'à Tower Gateway. Bien que ce métro soit automatique, un agent dans le train donne le signal du départ.
En sortant du métro, après avoir dépassé l'enceinte romaine et la Tour de Londres, et donc être entrés à l'intérieur de la City (la City va de l'enceinte à Saint-Paul), nous nous asseyons dans un square, à côté de jeunes enfants, filles et garçons, qui jouent au cricket.

La City
La City dispose de sa propre police et possède son propre maire. Ce maire, qui a rang de ministre, fait surtout de la communication et assure une fonction d'ambassadeur. Ce Lord Mayor était élu par les corporations (de tissus, de coton, de thé...). Il l'est aujourd'hui par les grandes sociétés pour un an. Il s'agit souvent d'un grand banquier ou d'un assureur. A la surprise des grands patrons, Ken Livingstone a bien négocié avec le Lord Mayor : il a toujours souhaité que Londres reste une métropole mondiale.
La City a été le premier quartier de Londres. Elle s'est établie là où la marée ne remonte plus, créant un port de fond d'estuaire, et précisément là où les deux rives sont les plus proches. Les Romains ont installé une garnison et construit un pont, avec un péage : Londres était une ville-pont.

En 1215, Jean sans Terre (le méchant de l'histoire de Robin des Bois), en échange du renflouement des caisses du royaume, accorda l'autonomie aux corporations des grands

marchands, qui pouvaient édicter leurs propres lois et battre monnaie. La City a alors une fonction portuaire, avec la cotation des produits liés au commerce du port. Une bourse s'est constituée progressivement.

Un plan ancien de Londres
Photo Alain Robineau

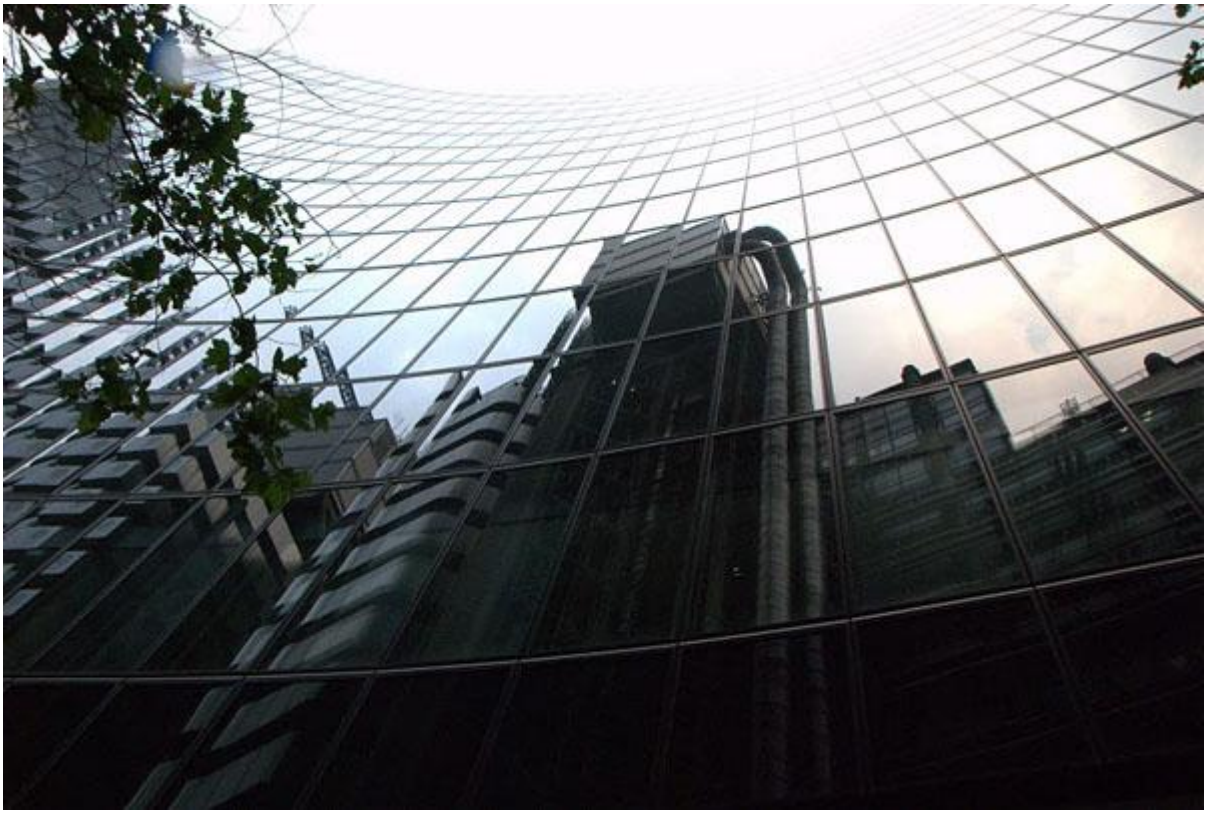
La City aujourd'hui
La City compte de 7 000 à 10 000 habitants, ce qui est très peu. Des gardiens d'immeubles y côtoient des grands patrons. 500 000 personnes y travaillaient en 2008, mais la crise est passée par là, avec 60 000 emplois de moins en 2009 (des emplois de traders, de banquiers).
A 6 h du soir, heure de la sortie des bureaux, la forte affluence en bas des tours et dans les pubs contraste avec le désert que nous constatons aujourd'hui.
Le blason de la City, avec l'épée de Saint-Paul, est affiché dans les rues. Le mobilier urbain est spécifique, avec ses poubelles, ses lampadaires, ses feux de signalisation.
Le bâtiment du Greater London Authority a été construit par Norman Foster. Ce bâtiment symbolise la transparence, qui n'existait pas auparavant à la mairie.
Dans le Cornichon (Swiss Re Tower), les fenêtres s'ouvrent en fonction de la température extérieure. Le bâtiment est formé de deux enveloppes, entre lesquelles s'établit une circulation d'air. Ce bâtiment est considéré comme 100 % écolo, comme un bâtiment de l'avenir, impliqué dans le développement durable.

Le Cornichon
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

*

Le Lloyd's (architectes Richard Rogers et Renzo Piano)
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

Nous observons le très beau bâtiment courbe en verre sur lequel se reflète le Lloyd's.



Le reflet du Lloyd's
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

Nous progressons en dépassant la Maison du plomb, l'ancien marché du plomb, en verre et en fer (le plomb était déjà utilisé par les Romains, avec l'étain).

La Maison du plomb
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

La coupole de Saint-Paul, construite après le grand incendie, passe pour être aussi belle que celle de Rome. Contrairement à Notre-Dame de Paris, où on a détruit les bâtiments pour avoir une vue d'ensemble, on construit aujourd'hui autour de Saint-Paul, malgré l'opposition du prince Charles.
Nous nous retrouvons un peu désemparés car les pubs sont fermés le samedi. Nous traversons une place sur laquelle se trouvent réunis le Stock Exchange, la Banque d'Angleterre (sans fenêtre) et la résidence du maire de la City.
Le métro nous permet de revenir à l'hôtel. Un long trajet pédestre souterrain est nécessaire pour atteindre la rame, construite par Alstom, petite par rapport au métro parisien, et bondée.

Lors du dîner, une surprise nous attend : Maryse Verfaillie offre à chacun des participants un exemplaire du livre co-écrit par Delphine Papin sur le Royaume-Uni.

Deuxième journée
Dimanche 20 septembre 2009

Une température douce (19 °C) et un temps nuageux s'offrent à nous pour cette deuxième journée.
La ligne de métro circulaire (Circle Line) (la rame date de 1969) nous permet d'atteindre Barbican, où une partie du mur romain a été conservée.

Vers Hackney

Pauline Saurei nous sert de guide pour cette partie de la visite
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

Pauline Saurei nous sert de guide pour cette partie de la visite. Nous prenons Wheeler Street, puis Bethnal Green Road à droite. Près d'ici, le Bethnal Green Working Men's Club est un ancien bâtiment sordide reconverti en cabaret burlesque. Nous tournons à gauche dans Chance Street, puis à gauche dans Old Nichol Street, à droite dans Boundary Street, à gauche dans Calvert Avenue, et nous remontons Shoreditch High Street sur la gauche. Ancien quartier ouvrier, Shoreditch est devenu le district le plus in de Londres. Les façades en brique et les cheminées d'usines sont conservées, les entrepôts sont réaménagés en warehouses (immeubles d'entrepôts commerciaux), les rues sont reliées par des ponts : le Beach Blanket Babylon est une ancienne usine textile transformée en club baroque et le Village Underground est un ancien dépôt de locomotive.

Dans Hackney
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

Nous retrouvons ici un ensemble des années 1960, un quartier musulman où les hommes portent un calot et où les femmes se font rares dans l'espace public. Nous nous asseyons dans un kiosque au milieu d'une petite place, Arnold Circus, dans Boundarie.

Le kiosque d'Arnold Circus
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

C'était un bidonville à la fin du XIXe siècle. L'émergence de la question sociale, accompagnée ici de l'arrivée d'un nouveau révérend, a permis de refaire le quartier, avec la construction d'un centre, de sept radiales et d'une rue principale. Le square avec le kiosque, surélevé, a été bâti sur les restes du bidonville. Nous avons des logements sociaux, des ateliers, deux écoles : les habitants peuvent vivre et travailler ici, dans cet endroit situé entre deux quartiers très branchés.

Arnold Circus
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

La Conservation Area permet de protéger certaines zones. Il est nécessaire en Grande-Bretagne, où l'on peut démolir facilement, à la différence de la France et de sa conservation patrimoniale très poussée.

Hackney

Le bus 67 pris à l'arrêt P sur Shoreditch Avenue en direction de Wood Green nous conduit vers Dalston à l'arrêt L. Nous observons près du canal une énorme mosquée triomphaliste. Le premier kebab dans East End a été ouvert en 1969. Les pauvres ont été chassés vers le nord. Nous passons devant une agence de développement, l'African Development Agency, puis une église pentecôtiste. Beaucoup de Jamaïquains et de Kényans vivent par ici. Nous nous arrêtons sur un banc à côté d'une friche industrielle où pousse aujourd'hui un champ de blé et où se rassemblent les habitants les beaux jours d'été.
Ici le multiculturel est une réalité qui peut être appréhendée grâce à des statistiques ethniques. Le borough d'Hackney est l'un des plus multiculturels de Londres. Cet atout du marketing

territorial a été mis en avant pour les jeux Olympiques (le site des futurs Jeux est plus à l'est) et les projets d'ici sont liés aux Jeux. Il est notamment prévu de créer une plate-forme multi-modale de bus. Une ligne de chemin de fer désaffectée a été rouverte et couverte pour les Jeux. A l'exemple de la ZAC de la rive gauche à Paris, une dalle coûte très cher : on fait donc appel à de grands promoteurs privés qui vont construire des immeubles sur la dalle. Dans ce pôle de Dalston, les habitants tentent de prendre part à une transformation imposée par le haut.
On va faire des bâtiments dont la hauteur diminue progressivement en gradins.
La gare ne sera pas reliée au centre : la ligne sera Nord-Sud.

L'héritage historique du quartier de Hackney reste très présent : un théâtre qui datait de l'Empire a été démoli, malgré les manifestations des habitants.

La fresque murale, face à Rosberry Place
Cette fresque murale, Hackney Peace Carnival Mural, peinte par Michael Jones et Anne Walker dans les années 1985, sur un projet de Ray Walker, est une ode au multiculturalisme et au pacifisme. Nous sommes ici en pleine guerre froide, avec l'Oncle Sam et Gandhi. Cette fresque aussi devait être démolie, mais les habitants ont protesté et ont obtenu gain de cause.

La fresque murale de Hackney
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

*

La fresque murale de Hackney (détail)
Photo Alain Robineau

*

Maryse Verfaillie (à gauche) et Pauline Saurei (à droite) devant la fresque murale de Hackney
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

Les maisons avec terrasses datent du début du XIXe siècle. Elles ont été vendues à un promoteur unique de Dubai. Pendant les Jeux Olympiques, la rue devrait être très empruntée par les officiels. Un débat s'établit autour de la signification précise du mot terrasse en anglais, avec une référence aux jardins de Babylone.

Des maisons basses vers Hackney
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

Le long de la rue, un magasin à un niveau et à toit plat est bâti devant un immeuble situé en retrait.

Nous longeons un marché, très animé toute la semaine, avec notamment des marchands nigérians et des Antilles britanniques, avec des petites échoppes qui s'avancent sur le trottoir.

Le marché : de nombreux magasins sont fermés ce dimanche
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

*

Autre vue du marché désert
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

Un magasin ghanéen vend des feuilles de bananiers. Des produits sont vendus au panier pour une livre.

La vente au panier

Photo Alain Robineau

Reprenant le bus, nous revenons vers le centre de Londres. Un détour fortuit par la gare de Charring's Cross nous permet d'apercevoir les colonnes en fer, au pied desquelles Agatha Christie a situé plusieurs scènes de ses romans.

Brick Lane et Spitafields
Nous arrivons à Liverpool Station pour visiter, à Brick Lane et Spitafields, un quartier de logements sociaux situé juste à côté de la City, une juxtaposition de différents statuts de l'espace peu courante en France, sauf peut-être à Marseille. Nous passons par Bishopgate pour atteindre Hall Spitafields Market, l'un des plus anciens marchés couverts, construit en 1638. Nous sortons par Commercial Street. A côté, le Ten Bells est un bon endroit pour prendre un verre... ce qui firent les prostituées Annie Chapman et Mary Kelly, avant d'être victimes de Jack l'Éventreur en 1888. Wilkes puis Princelet Street nous mènent à Brick Lane, sous l'arche où nous nous donnons rendez-vous à 13 h 30. Plusieurs d'entre nous prennent un repas dans l'un des quelques restaurants bangladeshi ouverts aujourd'hui.

Dans Bricklane
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

*

Delphine Papin nous présente les enjeux du quartier de Brick Lane
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

Ce quartier est multiculturel depuis quatre siècles. C'est là que les Huguenots au XVIe siècle puis les Juifs au XIXe siècle se sont installés. A partir des années 1950, ce sont les migrants en provenance des Indes qui vont s'y installer : Indiens, Pakistanais puis Bangladeshis à partir des années 1970. Dans le cadre d'une politique de régénération urbaine, la municipalité va faire le choix de promouvoir cet aspect multiculturel et de valoriser la communauté bangladeshi, d'où le choix d'un mobilier urbain exotique, comme la traduction des noms de rue en bangladeshi. Ce quartier de Londres, situé à un jet de pierre de la City, permet de mettre en lumière ce que signifie concrètement le multiculturalisme britannique. La grammaire commune est toujours le multiculturalisme, car le Royaume-Uni est un État multinational (avec l'Écosse, le pays de Galles, l'Irlande et l'Angleterre). Il est donc plus facile de glisser vers l'acceptation de l'autre qui vient de l'Empire : le terme britannique est incluant.

Un habitant peut se dire à la foi britannique et autre chose (pakistanais, musulman...) : on intègre avec le respect de la différence.

Panneaux de noms de rues
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

Cet état d'esprit est présent dans tous les projets d'aménagement et notamment pour les jeux Olympiques (dont l'un des slogans est " The World in one City "). Ici, plus de 80 % de la population appartient à une minorité ethnique. Le conseil municipal est en grande partie bangladeshi.

Une mosquée
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

Le Pakistan s'est construit sur l'identité musulmane. Crée en 1971, le Bangladesh est l'un des pays les plus pauvres du monde, soumis à de fréquentes inondations : des conditions qui en font un pays difficile à revendiquer. Les jeunes n'y vont pas l'été (à la différence des fils de Maghrébins en France). La question musulmane s'est posée lors de la guerre en Irak, qui s'est faite contre une majorité de l'opinion et a donné lieu à des manifestations, ce qui est très rare en Grande-Bretagne. Les musulmans, qui votent traditionnellement travaillistes, ont voté localement pour un nouveau parti, le Party Respect, avec à sa tête un ancien militant d'extrême-gauche (d'une mouvance différente de celle de Ken le Rouge), qui a fait campagne autour d'un projet de création d'écoles et de mosquées. Puis le British National Party (un parti d'extrême-droite) a commencé à obtenir des résultats aux élections. La division est de plus en plus nette dans les écoles : les écoles religieuses accueillent 20 % d'Antillais, le reste des écoliers étant blancs ; dans les écoles publiques d'État. 80 à 90% des élèves sont soit pakistanais soit bangladeshi. Les musulmans pakistanais ou bangladeshi sont souvent d'anciens sujets de la reine (on était encore sujet de la reine en 1980). Les étrangers ont le droit de vote. Les Pakistanais et les Bangladeshi arrivent souvent du monde rural par des réseaux liés à des cousins (beaucoup viennent de Sylhet), à la différence des Indiens, qui étaient souvent avocats ou médecins dans leur pays.

King's Cross

Le quartier voisin de King's Cross a été aussi, longtemps, un quartier de réfugiés : Kosovars, Afghans, Irakiens, Kurdes. Ici, on doit traduire les documents officiels dans les langues parlées pour que tout le monde ait accès aux services de santé et autres. Il n'y a pas de problème de sans-papiers car il n'y a pas de carte d'identité au Royaume-Uni.

Le quartier de King's Cross : de la déshérence à la rénovation
La gare de King's Cross est bien connue des lecteurs des aventures de Harry Potter. Euston Road marque la limite du péage urbain vers le nord. Le quartier s'est appelé King's Cross mais on a plutôt tendance depuis 2007 à parler de St Pancras. Le projet de desserte du nord du pays par le TGV, pour relier Londres à Glasgow en sept heures, nécessite une extension des voies dans Londres au-delà de la gare de Waterloo (située sur la rive sud), vers la rive nord, mais la Tamise est un obstacle difficile à franchir. Le projet de King's Cross s'est alors développé, autour de ce qui constituait déjà le plus gros n ud de communication de Londres, avec la convergence de nombreuses lignes de métro et deux gares.
King's Cross était jusqu'en 2000 un quartier très mal famé, avec du commerce de drogue et un très fort taux de criminalité. C'était aussi un quartier délabré, avec un espace de 54 hectares (soit l'équivalent du parc de la Villette) d'entrepôts désaffectés et laissés à l'abandon par la désindustrialisation. Les bâtiments étaient squattés par des dealers mais aussi par des artistes. Les nombreuses cabines téléphoniques du quartier (30 à 40 entre les deux gares) servaient de lieux de rendez-vous (avec des annonces collées sur les vitres) pour les drogués et les prostituées. Les abris ont fini par être supprimés par British Telecom à la demande des autorités et des associations locales. Devant les gares, comme par exemple à Belgrove Street, tous les hôtels étaient délabrés et transformés en hôtels de passe. La violence récurrente a entraîné des protestations de la part des habitants.
La municipalité a alors investi dans la rénovation tout en arrêtant les responsables. Elle a permis le ravalement des façades des hôtels et a formé les hôteliers pour qu'ils passent la location des chambres d'une heure à une nuit. Elle a aussi agi sur les squats, qu'elle a commencé par murer avant de rouvrir les bâtiments deux ans après. Le bruit des marteaux piqueurs des entreprises de rénovation a fini par déplacer les prostituées.
Après 2000, à la volonté de la population locale de faire changer les choses s'est associée la décision d'Eurostar de déplacer le terminus du TGV de Waterloo à King's Cross. Il s'en est suivi une communication énorme sur le quartier de la part de la municipalité et du partenariat public-privé, en liaison, au moins en apparence, avec la population locale, qui a pu décider un peu de l'aménagement, en concertation avec les urbanistes.
Beaucoup de caméras de surveillance ont été installées (en dehors de celles utilisées pour le péage).

Devant King's Cross
Deux McDonald's sont installés ici, presque en face l'un de l'autre. Ils ne se font cependant pas concurrence car ils sont chacun d'un côté du péage et les habitants restent soit au nord soit au sud de Euston Road, qui constitue une véritable limite psychologique en plus de la barrière physique constituée par cette voie à grande circulation difficile à traverser.

Nous entrons dans un espace complètement reconstruit ou rénové. Ce vieux quartier industriel possède des bâtiments classés, en pierre, verre et fer, et même en brique jaune d'Oxford, et l'English Heritage a facilité sa conservation. Les bureaux d'Eurostar ont élu domicile ici.

Les bureaux d'Eurostar
Photo Alain Robineau

Il a été décidé que chaque boutique ait une couleur particulière. Ici, dans Keystone, habitaient les plus gros vendeurs de drogue : les grosses Mercedes ont été remplacées par des petites fleurs.
Un mur végétal récent se dresse au coin de Wharfdale, de Killich Street et de Caledonian.

Le mur végétal
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

Nous prenons place dans un petit square. Pour éviter les agressions, les bancs ont été reculé pour que les personnes assises puissent voir arriver les autres. Une marche des femmes a eu lieu par ici en 1995, deux jours après qu'un jeune enfant se soit piqué avec une seringue en ramassant un Kit Kat (utilisé pour ses feuilles d'aluminium par les drogués). Il s'en est suivi un partenariat police/aménageurs.

La friche industrielle de King's Cross est plus réduite que celle des Docklands et située plus près du centre de Londres. Ici vivaient des fils d'employés du chemin de fer, qu'il a été difficile de déloger. Une association, le King's Cross Railway London Group, s'est constituée en protestation à Margaret Thatcher, mais n'a réunit que 1 000 personnes. La population locale a préféré le partenariat et la discussion. De la fin des années 1980 à aujourd'hui, 20 ans de lutte ont abouti à ce que commence seulement aujourd'hui la rénovation. La Barclett School, une école d'architecture à proximité, s'est fait un malin plaisir à contrer Margaret Thatcher et à faire reculer le projet de Foster, qui a pris deux ans de retard.

Le canal
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

Piano et Foster auront chacun une tour à construire. Le gazomètre que nous apercevons derrière King's Cross en nous hissant au-dessus du mur qui surplombe les voies ferrées sera démoli.

A gauche, King's Cross, au fond, le gazomètre
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

King's Cross et St Pancras
Nous nous arrêtons devant la mairie de Camden. Les deux gares, King's Cross et St Pancras, datent quasiment de la même époque. Elles ont été construites par des compagnies privées de chemin de fer, pour lesquelles le bâtiment du terminus devait refléter l'image de la compagnie. St Pancras ressemble à Westminster : le perdant du concours pour la construction de Westminster s'est servi des plans pour bâtir St Pancras.

La gare de St Pancras
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

*

La gare de King's Cross
Photo Jean-Pierre Nemirovsky

Pendant très longtemps, St Pancras ne fut que très peu utilisée et il était envisagé de la fermer. Elle n'accueille aujourd'hui que le terminus de l'Eurostar, inauguré en 2007, et qui met l'Europe continentale à 45 minutes. Un hôtel cinq étoiles va être installé, ainsi que des appartements de luxe en haut.
De nombreux architectes s'installent dans ce quartier où les projets vont durer 20 ans.

La British Library
La British Library est ouverte en 1998. C'est l'équivalent de la Bibliothèque nationale de France François-Mitterrand (on retrouve encore le thème de la rivalité Londres/Paris). L'architecte Colin Saint John Wilson a fait le choix de l'horizontalité et de la brique rouge. Cette sobriété contraste avec l'exubérance néo-gothique de King's Cross et St Pancras, toute proche.

Nous remercions chaleureusement Maryse Verfaillie, Delphine Papin et Pauline Saurei pour cette organisation et cette présentation remarquable et nous nous disloquons, très contents de ces deux jours passés ensemble à Londres.

Bibliographie

Le premier voyage des Cafés géos à Londres : http://www.cafe-geo.net/article.php3 ?id_article=450 Mark Bailoni, Delphine Papin, *Atlas géopolitique du Royaume-Uni, Les nouveaux défis d'une vieille puissance*, Autrement, 79 p., 2009.
Mark Bailoni, *La Question régionale en Angleterre. Nouvelles approches politiques u territoire anglais*, thèse, Institut français de géopolitique - Université Paris-VIII, 2007.
Monica Bailoni, *La Question régionale en Angleterre. Nouvelles approches politique du*

territoire anglais, thèse, Université Montpellier-III, 2007.
Manuel Appert, *Les gratte-ciel à l'assaut de la cathédrale Saint-Paul, L'image du mois*, Mappemonde, n° 93, 1-2009, http://mappemonde.mgm.fr/actualites/skyline.html

Compte rendu : Michel Giraud, relu et amendé par Maryse Verfaillie, professeur de géographie en classes préparatoires au lycée Lakanal de Sceaux jusqu'en 2007 et membre du bureau des Cafés géographiques de Paris, Delphine Papin, docteur en géopolitique de l'Institut français de géopolitique, Université Paris-VIII, auteur d'une thèse intitulée *Politiques urbaines et multiculturalisme en Angleterre. Le cas du quartier de King's Cross à Londres* (2006), et Pauline Saurei, diplômée du magistère en aménagement du territoire de Paris-IV Sorbonne et auteur d'un mémoire intitulé *Multiculturalisme et urbanisme à Hackney (Londres)*.

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net